

Vital LAHAYE



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Georges JACQUEMIN

2004

La bibliographie de Vital Lahaye compte peu de références. Par indifférence ou parce que l'intérêt de la vie lui semble être ailleurs, dans la lutte pour les idées notamment, il n'a pas cherché à rassembler en volumes des poèmes confiés à de nombreuses revues. On peut le déplorer.

Admirateur dans sa jeunesse de Paul Valéry et toujours de Stéphane Mallarmé, il développe une poésie d'une rare exigence, proche de l'hermétisme mais toujours nourrie aux sources du réel et de sa vie.

Ses écrits en prose relèvent de ses engagements politiques et sociaux fortement marqués à gauche et, liés aux événements, prennent fréquemment un tour polémique.

Biographie

Vital Lahaye naît le 17 janvier 1937 à Chassepierre, petit village au bord d'un des méandres de la Semois ; c'est encore la Gaume, mais l'Ardenne n'est pas loin. Il est le cinquième d'une famille de sept enfants.

Sa mère s'occupe de sa famille et, en outre, tient l'épicerie du village son père, d'origine liégeoise, est peintre en bâtiments.

La première impression qui marquera durablement la sensibilité de l'enfant est celle de la campagne et de la liberté de promenade et de vagabondage qu'elle autorise, ainsi que celle de la forêt qui commence à quelques centaines de mètres de l'école primaire, située au lieu-dit *Le Breux*, un peu à l'extérieur du village. « Mon cœur paysan », écrira-t-il dans son premier recueil, *Le Fil d'Ariane*.

Début d'études secondaires au collège Saint-Remacle, à Stavelot, puis, les quatre dernières années, au collège Saint-Joseph, à Virton. Une formation surtout centrée sur les études littéraires (avec des exercices de mémorisation quasi quotidiens) ouvre son esprit et alimente une grande curiosité envers les idées. Comme plusieurs de ses camarades, il rêve de rencontrer Georges Bouillon, professeur à l'Athénée Royal de la ville – l'enseignement officiel ! – brasseur et remueur d'idées et, surtout, animateur de *La Dryade*. Les tensions entre les deux grands réseaux d'enseignement sont fortes alors, on en trouvera des traces tout au long de la vie professionnelle du poète.

Le spectacle du monde l'interpelle. Il prend conscience de l'exploitation de l'homme par l'homme ; les inégalités sociales, qui entraînent fréquemment des inégalités devant la justice et les possibilités d'avenir, le révoltent.

Il poursuit ses études à l'Université de Liège (1956-1960) où, à la Faculté de Philosophie et Lettres, il obtient le diplôme de licencié en philologie romane.

Pendant ces années, il s'interroge sur le communisme. Beaucoup font comme lui, qui refusent le manichéisme courant depuis les années 60. La Seconde Guerre mondiale s'est terminée depuis un peu plus de dix ans, l'URSS a douloureusement résisté à l'invasisseur nazi avant de le vaincre en collaboration avec les pays alliés. Les communistes d'Europe de l'Ouest ont payé un lourd tribut en combattant dans la Résistance, une fois dénoncé le pacte germano-soviétique et l'URSS attaquée par Hitler : au lendemain de la guerre, le communisme dispose donc d'un grand capital de sympathie et apparaît comme la voie d'une libération de l'homme (ses excès sont encore mal connus), ce qui, depuis les années 30 déjà, a entraîné dans son sillage de nombreux intellectuels qui se sont ralliés à son idéologie ou sont demeurés des «compagnons de route». Les partis communistes des années 60 ont encore un imposant électorat, malgré la Guerre Froide, et la propagande fomentée par les États-Unis qui les rend suspects aux yeux de beaucoup.

C'est dans ce contexte idéologique que se place l'intérêt que porte Vital Lahaye au communisme. Beaucoup d'événements l'interpellent : la fin de la colonisation belge au Congo, la guerre d'Algérie et la dénonciation des tortures dans *La question* d'Henri Alleg, la révolution hongroise et les réactions que sa répression entraîne à Liège même (saccage de la librairie Romain-Rolland par l'extrême-droite, universitaire notamment). Il rencontre plusieurs leaders communistes liégeois, dont le député Terfve, personnage bien connu.

Mais, ses études terminées, il devient professeur dans l'enseignement libre. Il a été bien recommandé... «Force récupératrice du milieu», dit-il. Il devient professeur de français à l'ISMA (Institut Sainte-Marie d'Arlon), à la section normale primaire puis à la section normale secondaire (Guy Goffette et André Schmitz figureront parmi ses élèves). Il reste là de 1960 à 1970.

Entre-temps sont survenus les événements de Mai 68. Vital Lahaye s'interroge dès lors sur la place de l'enseignant dans le « système ». Il veut aller à la rencontre de la vie, celle qui ne fait pas de concessions, qui fatigue le corps et abrutit. Il songe à devenir ouvrier. Il quitte l'enseignement et, pendant deux ans (1970-1971), devient un manuel : il travaille d'abord chez un horticulteur de Florenville, puis dans une scierie (« coltiner des planches »), enfin, à Bruxelles, dans une brasserie. Travail pénible (surtout quand on n'y a pas été préparé) qui lui permet de nouer des relations différentes avec des êtres que, normalement, sa profession d'enseignant ne lui aurait pas permis de rencontrer. C'est l'époque où paraît *Élise ou la vraie vie*, de Claire Etcherelli.

À Bruxelles, il lit une annonce : l'Algérie demande des enseignants. En septembre 1971 il part pour ce pays et travaille jusqu'en 1973 au lycée de Sour-El-Ghozlane, à quelque cent trente kilomètres au sud d'Alger. Cette même année, il a un fils, Ugo.

L'expérience algérienne se termine. Vital Lahaye désire revenir en Belgique et entrer, cette fois, dans l'enseignement officiel. Ce ne sera pas chose aisée : certains le considèrent, un peu comme un transfuge du libre. (État des mentalités). Néanmoins, de 1973 à 1993, il enseigne successivement à Libramont, à Bastogne et, le plus longtemps, à l'Athénée Royal de Bertrix.

Il prend sa retraite en 1993. Il quitte alors le sud du pays pour aller vivre à Liège avec son fils. Il s'installe rue Bonne-Nouvelle, où une population mélangée, turque, espagnole, italienne, arabe, africaine, slave, fait du quartier de Coronmeuse un microcosme dont un des points de résonance culturelle est le Carlo-Lévi, un bistrot artistique. Chaque dimanche matin, un poète est mis à l'honneur. Jacques Izoard présente poètes connus et inconnus, de langue française ou non. Il y a des lectures, des discussions avec le public. (Un jour d'octobre 1996, Izoard consacre sa présentation à *Mon secours est dans leurs noms* qui vient de paraître.) Vital Lahaye et son fils Ugo aiment assister à ces rencontres dominicales, comme ils aiment ce quartier.

En 1995, la tragédie le frappe de plein fouet. Un week-end de juin, le même où disparaissent de la région liégeoise Julie et Mélissa, Ugo revient à Florenville pour la Fête de la Musique. De nuit, il va, à pieds, de Jamoigne à Florenville. Il n'arrivera jamais chez sa mère. Il meurt, fauché par un automobiliste qui s'enfuit. C'est tout un pan de la vie de Vital Lahaye qui s'écroule ; la douleur marque durablement et profondément les parents, avivée par les circonstances qui entourent cette disparition.

En 2002, il revient se fixer à Florenville, par amitié pour Michèle Laveaux, la mère d'Ugo, peintre et bouquiniste.

Cet itinéraire, avec ses engagements, est celui d'un homme qui, tout en menant une vie en retrait, se sent relié aux hommes et veut les connaître et les défendre. C'est celui d'un homme également qui entend mettre sa vie en conformité avec ses idées et, par là, lui donner un sens.

Il n'a cessé d'écrire et de lire (Sartre, Ponge, Michaux, Deguy), mais éditer ? C'eût été attendre quelque chose d'une société qui attend des artistes qu'ils la justifient, ce qu'ils font – lui semble-t-il – même quand ils la contestent.

Bibliographie

Poésie

- ***Le Fil d'Ariane***, La Dryade, Vieux-Virton, 1963.
- ***Cran d'arrêt***, La Dryade, Vieux-Virton, 1965.
- ***Mon secours est dans leurs noms***, «De l'autre côté du miroir», Florenville, 1996.

Proses

- Catalogue de textes dits lors du vernissage d'expositions organisées à la galerie «De l'autre côté du miroir», 1996.

Anthologies (à consulter)

- ***Anthologie des poètes français du Luxembourg belge, de 1930 à nos jours***, choix de textes, introduction et notices par Roger Brucher; Académie luxembourgeoise, Arlon, 1978.
- ***Echo 1***, une «anthologie de la création poétique en Lorraine, au Luxembourg belge, au Luxembourg et en Sarre»; AEncrages & Co et Serpenoise, 1991.

Revues

n.b. : Vital Lahaye n'a publié ses poèmes en recueil que poussé par des amis (dont Anne-Marie Kegels) ou mû par les circonstances. Son œuvre, qui pourrait former plusieurs volumes, est dispersée dans des revues (où nous sommes allés puiser pour la partie anthologique).

Vital LAHAYE - 10

Citons : *La Dryade*, *L'Essai* (Liège), *Les publications du groupe Vérité* (Florenville), *Les Midis de la poésie*, *Tribune poétique*, *Triangle* (revue jadis animée par Guy Goffette), *Silex*, *L'Aconique*, *Pollen d'azur*, etc.

Vital Lahaye a en outre collaboré à *R* (R comme Résistance), une revue engagée menant des enquêtes à caractère social et politique (1974-1982), à *Pour* et à *La Parole au Peuple*.

Texte et analyse

- 1 *Blanc comme la mort depuis des mois*
2 *on s'entend bien*
3 *on vit dans l'ample chambre*
4 *où naissent les enfants*
- 5 *Il y a moins de sang sur les meubles*
6 *moins de peur dedans*
- 7 *Clandestins des plantes*
8 *des plinthes des planches*
9 *de petits personnages sans fatigue se promènent*
- 10 *De bas en haut du trou central*
11 *de soupiraux en meurtrières*
12 *l'espace est praticable*
13 *sonore*
14 *d'un seul tenant*
15 *peau de serpent*
- 16 *Tu proposes qu'on marche*
17 *Qu'il est romantique notre vide*

(Publié dans *Echo 1*)

Dépourvu de titre, ce poème se compose de cinq strophes d'inégale longueur – deux distiques, un tercet, un quatrain, un sizain – comme si chacune épuisait dans son nombre variable de vers l'idée à exprimer et le faisait avec une réelle économie de mots.

En effet, s'il dépeint une atmosphère, le poème se compose de moments qui concourent à l'impression d'ensemble.

Pourtant, le 1^{er} vers est de nature à intriguer, voire à déranger, avec ses premiers mots qui semblent introduire quelque événement tragique.

En fait, il décrit un état et se poursuit par une notion de durée qui en accentue l'importance.

«Blanc comme la mort» reprend, en la déformant légèrement, l'expression «blanc comme un mort» qu'on emploie lorsqu'un personnage est frappé d'une forte émotion, et qui est une allusion à la pâleur des défunts. Ici, la «*ort*» sert de terme de comparaison (même si la mort, en soi, n'est pas blanche, cette couleur est l'effet qu'elle provoque), mais «blanc» – masculin singulier – renvoie à autre chose qu'elle qui ne sera pas précisée autrement. Le lecteur s'interroge et pense qu'il s'agit d'un état, le blanc apparaissant comme une couleur neutre qui définirait assez bien quelque chose d'inerte, de stable mais dénué de vie ou de relief. Mais on peut également être «blanc de rage», d'une colère rentrée, dure, ce qui impliquerait que le vers 2 traduise un retour à un semblant de paix.

Le vers se termine par une notation qui inscrit l'état dans la durée et le rend plus fort.

Le 1^{er} vers pourrait être détaché des suivants. (On imagine qu'il pourrait se terminer par un point.) En effet, le «on» familier du 2^e vers introduit une autre idée. Il a valeur de pluriel (= nous). On parle d'autre chose, mais le lien avec le 1^{er} vers n'est pas absent, car ce vers 2 exprime une atmosphère de sérénité, l'accord entre deux êtres. La tonalité devient affective mais non dénuée d'ambiguïté.

Le 3^e vers, qui reprend le «on» du v.2, et le 4^e présentent un cadre : «ample chambre» connoté à nouveau affectivement. «Chambre» appartient au langage populaire, familier (*vs* salle à manger, salon,..., termes plus «mondains»), il revient régulièrement dans les poèmes de Vital Lahaye, est plus d'une fois répété dans ses deux livres de jeunesse déjà. Dans cette «chambre» «naissent les enfants». La notation est affective, mais ce n'est pas nécessairement de tendresse qu'il est question si l'on interprète les vers 1 et 2 dans la perspective d'une tension, d'un après-querelle.

La 2^e strophe explique les effets de cette atmosphère : sans le supprimer totalement, elle a fait reculer le malheur («sang», «peur»), la tragédie est moins présente dans les choses et les esprits. Expériences brutales maintenant retombées. La répétition de «moins de» confère plus de poids à l'idée.

L'atmosphère sereine autorise l'évasion, le rêve, la fantaisie. La 3^e strophe introduit l'imaginaire – à moins qu'elle n'évoque de menues araignées et autres petits insectes qui se déplacent dans les pièces d'une maison, y introduisant une présence légère («sans fatigue» «se promènent») – qui s'accorde avec l'atmosphère générale du poème. Pour ces «clandestins», qui ont pris possession des lieux quand il n'y a plus de vie (y compris affective), on sent bien que le poète a de la sympathie ils amènent dans la «vaste chambre» une présence, une animation (alors que tout semble si calme) et il peut leur manifester son attention d'abord, même s'ils se cachent («clandestins») comme font certains insectes qui ne sortent de leur trou qu'au crépuscule ou à la nuit tombée, sa tendresse ensuite. Cette strophe est révélatrice de la sensibilité du poète que l'on sait attentif à toutes les formes de vie.

On remarquera l'effet sonore provoqué par la triple initiale *pl* et par la sex-tuple présence, dans ce tercet, du phonème *p* : comme un bruit de baisers. Enfin, comme au 1^{er} vers, le début du vers 7 place en évidence un adjectif : le poète veut faire sonner le mot, comme s'il introduisait là la notion la plus importante à ses yeux. Peut-être se retrouve-t-il en eux, lui qui mène une vie discrète mais non débarrassée de toute convivialité : le «on» des vers 2 et 3 le prouve.

La 4^e strophe a plutôt valeur descriptive et semble développer l'«ample chambre» du v.3, surtout mieux faire comprendre le mot «ample». L'œil balaie l'espace d'un mouvement ascendant. On a l'impression d'une sorte de tour ou de donjon, impression renforcée par le mot «meurtrières» (qui rappelle «sang», «peur»: un vocabulaire de la violence), comme si un danger demeurait latent (le retour de l'état antérieur au poème?). Mais l'impression de bien-être persiste. L'espace est «praticable» – on peut y vivre –, «sonore» (comme dans les lieux vastes et peu meublés), d'un «seul tenant» (qui

explique l'espace) : commodité et sensation de se trouver bien là où l'on est. Les vers 12, 13 et 14 sont brefs, mettant chacun en avant une particularité de l'«espace». (Selon l'auteur du poème qui a proposé de son texte une lecture moins irénique, celui-ci peut se lire dans une perspective amour-haine et l'on peut y déceler une ironie agressive. «Praticable» se comprendrait dès lors dans le sens que l'on donne à un terrain, hier miné, devenu praticable. Donc, le conflit se serait apaisé – provisoirement? – on peut se hasarder à se déplacer.)

Seul le dernier vers de cette strophe, qui a l'air d'un jeu, d'une fantaisie verbale par la répétition du son [ã] écrit *ant* ou *ent*, vient rompre la description. On songe à des rimes enfantines reposant sur des répétitions sonores. Ici, l'effet contribue à renforcer l'atmosphère détendue en y ajoutant une note de fantaisie et comme bon enfant. Il reste que «serpent» renvoie à des impressions désagréables, que l'on pense à un animal dangereux. Les deux registres continuent donc à se déployer côte à côte.

Après le «on» du vers 2, voici, plus précis, le «tu» de l'avant-dernier vers.

Si les «clandestins» «se promènent», le poète et la personne qui lui tient compagnie vont marcher. Ce n'est pas encore sûr, il ne s'agit que d'une proposition. «Proposes» implique que la décision ne sera prise que s'il y a accord. Nul maître, nul esclave. L'«ample chambre» décrite plus haut semble effectivement se prêter au déplacement, mais un déplacement à allure modérée (*vs* courir). À moins que ce ne soit une invitation à sortir, à changer d'air, si l'on considère que l'atmosphère est trop lourde encore de tension. Le «tu» précise le «on». La marche va créer une diversion, en opposition à la stabilité – des choses comme des sentiments – qui règne durablement.

Du coup, le dernier vers, dans sa construction expressive (exclamation) traduit un sentiment de bonheur. Mais il contient une notation peut-être inattendue : «notre vide» qui risque de le faire basculer. On se doutait qu'à travers des mots comme «ample», «sonore» et la description spatiale,

l'univers ne pouvait être peuplé – encombré . Le «vide» désigne ici un détachement, un bonheur qui réside dans le dépouillement, dans le rejet des *impedimenta* de la vie pour se concentrer sur la vie à deux.

En somme, ce poème magnifie un état de l'être heureux de se trouver en accord avec son compagnon et le décor dépouillé ; c'est un chant du bonheur, chose plutôt rare en poésie. À l'inverse, toujours selon l'auteur, le dernier vers est ironique, amer même. La perspective se trouve renversée. Ce n'est pas de bonheur qu'il s'agit, mais d'un retour à une paix provisoire, l'agressivité reste latente. L'ironie et le sarcasme sont présents du début à la fin ; l'ambiguïté aussi.

« En fait, je crois que l'interprétation noire (par une cruauté qui s'amuse, qui plaisante, qui insulte l'autre) permettrait de mettre en doute la qualité poétique de l'auteur – ou de s'interroger s'il n'insinue pas que la poétique peut peut-être englober le mal. Ce qui n'est pas original du tout : Baudelaire, Lautréamont,... »

(Note du poète.)

Choix des textes

Le mot natal

*L'essence blême du mot natal
s'amuse encore dans ma voix rauque
et ce parfum suppose
la chambre close
d'un triste et fou et vague monologue*

(Le fil d'Ariane)

* * *

Terrains vagues

*Un jardin qu'un enfant soigne
semble une phrase étale et ponctuée.
Mais un jardin n'est jamais beau
que pour cacher aux yeux des fleurs
les terrains vagues...*

*On y surprend répandu par l'espace
un regard de mille nuances,
nourri de l'infini de l'insolence.
Vous y marchez tout nu
entre deux allées d'anges
comme un domestique boiteux
parmi les femmes du sultan.*

*Paresses nouées en hamac de fleurs nues,
inéclose splendeur de mon profond désir,*

*géographie latente des destins,
rayonnements souterrains du feu des solitudes
et qui se décomposent dans l'espace profus
selon les paysages intimes du silence,*

*univers de l'irréductible et de l'impensable
qui pesa de tout le poids de l'évidence
sur le cœur expirant de Descartes.*

(Le fil d'Ariane)

* * *

L'été

*Plus que jamais c'est l'été maintenant.
Je creuse
avec les poings du vent
un poème de cent strophes
dans la falaise étanche d'un champ d'orge.*

*Les paysans ont l'âge calme de la pierre.
Là-bas
sur le chemin du temps des aventures,
les arbres sont
durement tranquilles
comme de grands oiseaux oublieux de voler.*

*J'ose baiser l'été furieux amant des choses.
M'ont saisi les ailes larges des racines,
a reçu mes étangs le vert des vallées douces.
Et j'ai le sentiment de regarder dans ses yeux la nature.*

(Le fil d'Ariane)

* * *

Soleil de novembre

*Le cœur même des villes fera soudain silence.
La plus douce poussière écrira la sentence,
pendant que le ciel
sur les yeux les plus tendres
posera le baiser du soleil de novembre.*

*Et vers le val enclos où respire
le corps pur et béni de la terre,
tomberont, en gerbes tremblantes de visages,
les prières.*

*Et la nuit dénouera
sur le marbre étoilé
le bouquet retenu des sanglots*

(Le fil d'Ariane)

* * *

Chassepierre

à Diane de Mornier

*Leurs yeux dilatés sous la pluie,
voguent les maisons et l'église.
Le ciel est chu sur les trottoirs,
l'école va par les brouillards.*

*La fête noue en l'âme du verger
l'effort tendre des branchages ;
de vitre en vitre le village
confond les visages d'enfants.*

*À l'état pur dans cette gangue
une aventure continue
ouvre en corolles pâles
la facilité attentive de vivre.*

(Le fil d'Ariane)



De dessous ses pas dans l'herbe, et les doigts s'en offusquent, l'on tire maintes choses coupantes, épineuses, puantes ou baveuses ; à la longue du jour, tant d'ennui vous bonde que vous en coupez ou bavez, odieusement secret au beau milieu feutré du crépuscule.

Et puis... l'irréelle idée de l'aise dans le sable, l'amour en caracole bouffe sur la glace, la volonté du matin en charpie pour le soir ! Je ne crois qu'aux yeux des chiens, aux mains des vieilles, aux lendemains pleins de loques et de papiers, à la force de l'homme qu'on estime le soir. Sous mes yeux, ma table devenue la citadelle des vers tarêts ; contre moi le corps peureux d'une fille qui a le cœur sensible et juste des chiens sourds. Chiffonnés dans ma poche, poèmes et lettres d'amitié.

À quoi songent les cactus ? Moi, je pense à la cohérence impénétrable de la lenteur végétale, de ma force possible. À une manière de tenir. Musicale ou butée. À la façon d'un corps révolté contre l'emprise d'un mal précis, aveugle soulevé sous la morsure aux reins, inventer l'indifférence qui déconcerte la bête qui pioche, et que la mort dégoûte. (Que je comprends sur cette bête l'attrait des manœuvres du sang !) Et lentement reprendre, d'abandon contrôlé, le regard consentant des vivants.

Goutte à goutte, une plante persuade son espace ; ainsi le suintement cosmique à la calote des arbres, avouant l'unité de la tâche. Pour moi, je trouverai et maintiendrai le pauvre fil qui écrit au bout de mon esprit une poésie végétative et spontanée, annexant peu à peu tout autour les accessibles arcanes. Le mouvement est donné : lové aux moelles, enté aux muscles, mordant les nerfs de la morsure des archets, ce qui nous fait vibrer et

attendre l'essor. Alors tout geste, toute parole, tout essai pour issir, est passage d'archet sur les fibres du monde. Mais d'abord détenir la dure altération du manque.

Dans le tissu en montée libre des grands arbres : des nœuds. C'est que là, contre l'inertie, on a fait dissidence. Un jour dans ma vie filiforme, pour rompre le morne ennui du devenir, mon âme au cran d'arrêt. Ma volonté d'aller en différence. Entêtement dès lors à me rouler en boule, à retrouver le droit du poing qui est celui de l'arbre enfermé dans le grain. La vie reforge son dessein.

Rappelée la musique, elle rentre, réduite à l'intenable silence du point mort.

(Cran d'arrêt)

* * *

J'appelle œil de guerre certaine qualité sourde du regard, émané de l'échine même ; j'appelle décisions le renourrissement entêté de la guerre.

Être d'accord avec les choses a goût et forme de butin. Le monde se précipite à mes genoux car il a peur des têtes violentes où le regard, crânement, bec à dents, s'est crispé.

Alors, un matin, te sentant respirer, te connaissant poète, le mal a décampé. Tu es par un monde commode. Les nuages et le sang, les troupeaux et les mains, l'herbe luxueuse et la femme, s'accouplent. L'été balance.

Et c'est toupie, fusée. Se vrille l'échine du dragon, flambent les peaux d'écorce. Je sais tenir à travers moi le bruit de feu de l'existence.

Ainsi se réjouit le plomb de ma fatigue, en fussé-je réduit aux seuls poils urticants des paupières.

(Cran d'arrêt)

* * *

*Je sens autour de moi que le monde est tranquille.
Mes cauchemars n'ont pu troubler son rêve,
ni faire peur à celle où mon amour s'est pris.
Bête douce, je reviens au pays.*

*Je suis contemporain d'amoureux et d'enfants
et pas plus aujourd'hui qu'hier l'école
n'est loin de la rivière et des lisières brunes
qui, si près de son cœur, chuchotent l'aventure.*

*Rompus d'ennui et des sciences du sable fin,
les nuages aussi font partie de ma chance.
Leur ronde donne au ciel mesure de village.
On y tourne, on y tourne, et on l'aime à la fin.*

(Cran d'arrêt)

* * *

*On joue à la toupie, on a les genoux nus.
La chambre oscille un peu
et le plancher se creuse.
Docilement le monde vient
se prendre au piège du vertige
tendu et tenu jusqu'au râle.
Et l'on se tasse bien.
Il semble qu'une fille à côté
partage le mystère.
On sent le cœur qui tire
et le jouet qui tourne,
un mal et un plaisir
qui s'épousent au fond de nous.*

(Cran d'arrêt)

* * *

*Je m'exerce à tenir un long temps la toupie
que l'existence plante et qu'un élan intime
fixe – verticalement libre de ma nuque
aux talons – comme une certitude lyrique.*

*Et qu'il me défigure avec son plein de griffes,
cet épieu lancinant que ma main accélère
en se crispant heureuse à la vie pressentie
qu'ainsi mobile et nu, debout, j'écoute.*

*C'est ma vie qui s'ébauche à la forme d'un cri
longtemps tenu au point des violences pures
qu'est l'arbre ou la statue ou la stridente peur
que les yeux des bestiaux opposent à la mort.*

*Dure, toujours cette rigueur feuillue des trembles.
Des fracas d'eau démente ont un libre passage
par chaque tige prise au sucement des terres.
Et c'est tendresse le don noir qui me tourmente.*

(Cran d'arrêt)

* * *

*J'ai voulu aller,
être de ceux qui parlent.
Premier venu,
j'allais où sont les bancs publics,
allais et venais,
mais les cœurs,
vieilles poches trouées,
c'était froid
et on n'en parlait plus.
J'ai voulu revenir,
être de ceux qui voient.
Il y avait quelqu'un qui avait pris ma place.*

*Il avait le regard de ceux qui ne voient plus.
Je m'avançai longtemps sur cette terre neutre.
Cette nuit fut la douce aux os de ma poitrine.*

(Cran d'arrêt)

* * *

*Et le feuillage avoue chaque hiver sa défaite.
La terre par le bas ronge tous ceux qui s'aiment.
La vraie vie a peau tannée et rousse.*

*Les mains se tendent.
Les racines s'étirent.
Les troncs se déchirent.
L'évidence du vide étrangle partout l'attente du possible.*

(Cran d'arrêt)

* * *

*Je n'aime pas beaucoup les allusions du feu.
Je veux ce que nuit veut. Je dirai seulement
que j'aime cette mèche de terre qui brûle
à force de vagabonds qui s'échauffent les mains.*

*Je n'attends pas du feu qu'il me lèche les os.
Pourtant je le surveille à petits yeux d'oiseau.*

*La terre a commencé un peu à prendre feu.
Puissent mes yeux mener la flamme à bien
saisir le ciel séché du quotidien.*

(Le fil d'Ariane)

* * *

*Il faudra bien qu'un jour finisse par lever
l'obstacle quotidien qui dévie la lumière.
À force d'insister l'attente a un regard
qui fait céder la porte.*

*L'espérance fait feu même du mauvais temps.
Les nuages, la nuit, ne sont que la fumée
qui monte des regards croisés avec les miens
méditant la clarté.*

*Aujourd'hui cependant j'ai douté jusqu'aux larmes.
Je connais le soleil. Des arbres désespèrent
de le voir. Et ma ville étrangle froidement
les ruelles du ciel.*

(Cran d'arrêt)

•••

Animorphose

pour Baudhuin et Denyse

*Florenville. Derrière l'église.
On lit sur l'édifice un graffiti mal effacé.
« C'est pas parce qu'on est jeune qu'il faut la fermer ».*

Belvédère.

*J'observe une tache noire là-bas
100 mètres si je pique droit dessus
au-delà de la rivière qui tourne et arrondit les prés
où paissent les vaches sous la pluie.*

*De près ce serait un cheval efflanqué
un énorme griffon né de l'herbe
un lama.
Charme charnu d'armures soufflées par un pavoiis d'iris.*

*Mais dedans, introduit aux bourres de la laine, à
l'empois
des chairs et du cuir, à l'étope suée du sang qui rouille
et tourne en liserons avec le houx,*

admis comme ami des animaux matinaux, des oiseaux

*pour eux, pour ceux qui observent du haut du précipice,
je suis le signe noir bien brouillé des cendres de genêt,
de bluet, de la haie*

*que juin dernier emmêlé à ceux de celui-ci. (Florenville-sur-Semois,
22 juin 1996.)*

(Mon secours est dans leurs noms)

* * *

*Il n'est plus qu'un linceul navré de larges ouvertures
Mastic de lin admis au lit des synclinaux*

*Dans les ténèbres de la pierre
intermittent têtue l'éblouissement d'une voilure
comme un feu d'ossements
Tous rôles dérobés
lattes du radeau disjoint
tiennent cursivement dans la main qui les vanne*

*Croisés profond à d'autres entraînements
transis à crû dans l'espace qui bombe
car les battoirs frappent la trame à même les dalles du lavoir*

*S'élèvent donc vers d'obliques vacances
les boues distinctes du charbon
membres sans traverses chaleurs de l'œuf élans reptiles*

*salives parallèles de l'or du bleu du vert et de l'orange
milieu des origines qui se jouent se délassent
suspens inarticulé de l'évidence
pavois d'avalanche qui fond. (Bertrix, 31 janvier 1988).*

(Mon secours est dans leurs noms)

* * *

Sonnerie

*Dans l'imprévisible durée du soir
une écaille sèche et nue
un élytre d'ongle de loup
ou de marbrier pulvérisé dans la solitude de cheval du travail*

*tous les volets fermés le front dans le sommier
théâtre château toxique
qui promet dans l'heure l'abîme ardent
l'annonce décisive qui tinte*

*de filtrants torrents qui passent par la carcasse
du bouffi des mauvais lieux
l'immonde encombrement du pas du vieil amour
père-et-mère aux yeux de tisonnier dans leur tombe
Dans la nuit noire une plus noire nuit
qui éparpille la sonnerie cataleptique
au plus abruti du poussier. (28 février 1988).*

(Mon secours est dans leurs noms)

* * *

Je ne me fais plus de souci pour les haricots

*Lucide liberté
à peu-près consenti
l'inondation patiente est remontée
jusqu'au plus empoté des villages lorrains
calvaire désossé par le jeu normal des éléments
l'accroupi lestement se démembrer à la faveur des cours souterraines
Pont-à-Mousson tire du bas de ses tréfonds blindés
des salves d'océans dont ruissellent et se vaporisent les obscurs
campements*

*Tu prends le thé vers quatre heures
ton souci retiré au plus plissé de l'arc de la plante du pied
– car tout volume est promis toute santé
à l'aronde astasie du mal évacué in extremis par gros temps
(Hiver 94/95, en Gueldre près de Maastricht).*

(Mon secours est dans leurs noms)



Carcan

6 gravures de Carcan

*Quand le graveur retire – du champ de neige sur lequel il a pressé ses
sceaux, le rectangle simple, aux dimensions d'images pieuses, où se
concentre sa recherche, s'y trouvent (instant de visibilité parfaite)
la fraîcheur qui lave l'œil
épure le présent
fait du lointain jouer la
loupe sur la peau,
l'empreinte digitale de ce que la vie
distribue de zébrure, d'arpèges,*

*de synthèses limpides, de strictions à la
fuite des mondes :
graphies et photos mêmes que la lumière
imprime (reliefs et sensualité, économie !)
aux pays minutieux
que la neige a rêvés,
et que Carcan – Voyez ! – a vus.*

(Catalogue d'exposition)



Poèmes

Rue bonne nouvelle

*Dernier soir ici
la maison propre
valise vide ouverte près des clés à remettre
pour les choses qui traînent
sur le parquet vitrifié revivifié pour le locataire à venir*

*la radio le sachet de café turc une bouteille d'eau
l'éponge le savon
un verre mon tabac et le papier à cigarettes*

*(le plus dur est de retrouver de quoi écrire ce poème
enfin un poème)
je suis sans angoisse comme heureux et malgré que*

*parce que
au mur blanc sourit dans le noir et le biffé menu du paysage
la photo épinglée qui retrouve juste
le petit trou où tenaient dans les chevrons du papier gaufré de la*

*cuisine
ses clés jamais remises en place
au cohabitant évaporé.*

(Liège, mai 2001. *Pollent d'Azur*, n° 14, 2001)

•••

L'animal

Privé d'issue

*C'est une dune rousse et cornue
En tous sens une tente tordue
un château d'os que pilorient
le mauvais temps le bon la lune*

*Le temps de la luxure
l'échamplément profus
crible la minuscule jungle
de psallioties Le bon plaisir*

*plisse mon cuir, l'oultre culbute
une pléthore blanche
précipitée du pis*

*Immonde tour de boue peut-être
La lie la glu triplement déglutie
donne le lait La voie lactée
Ruminer*

(In ***Concélébration de la vache***,
Preuve n° 3, Société des Écrivains Ardennais, Charleville)

•••

*Sortir de sa maison et aller vers la mer
la traverser
trouver de quoi se taire*

*de quoi sur quoi s'enrouler
et faire fond
Maintenant il se fait tard
Reste à rentrer en moi-même
et tourner en sens contraire
Ce que je fais bien mieux*

*que le sifflet de craie
trouant jusqu'au derrière
l'œil grand ouvert de la chouette*

(Inédit à paraître dans *Émotionnel arabe*)

•••••

*Je parle parle (je sais ce que je fais)
Cette fois ce sont des boas
qui encombrent et souillent l'endroit*

*Ils ont commencé par la baignoire
Il faut que je sorte Je sors
Je rentre doucement Plus personne*

*Les lieux me sont rendus
Je suis plus que jamais chez moi
J'enlève mes chaussures*

*comme si j'entrais dans la rivière
Son courant un tumulte d'odeurs
ouvrant la cave à la cage d'escalier*

*Ma nage est moins action que flottaison
de toutes mes armes de défense
J'étais armoire d'animaux plus que graves*

*Juste en face l'Église les reçoit
À ma lulette échoie
le queue-leu-leu – ma parole ! – de petits fanfarons*

(Inédit à paraître dans *Émotionnel arabe*)

•••••

Synthèse

« Je ne sais comment cela se fait, mais je sens les facultés humaines qui se livrent des combats dans mon cœur. Mon âme est inquiète, et sans savoir pourquoi ; l'atmosphère est lourde. »

(Lautréamont, *Les chants de Maldoror*)

Un recueil (*Le Fil d'Ariane*), en 1963 ; un deuxième (*Cran d'arrêt*), en 1965, et, enjambant les années, un troisième (*Mon secours est dans leurs noms*), en 1996, voilà pour l'essentiel la production de Vital Lahaye. Il convient d'y ajouter nombre de poèmes dispersés dans des revues. Les deux premiers livres sont d'un homme jeune – il a respectivement vingt-six et vingt-huit ans quand ils paraissent –, le troisième est d'un homme que la vie, les activités, les expériences et les peines ont marqué : il a cinquante-neuf ans à sa parution, encore que certains poèmes et textes y inclus soient de 1988 et des années suivantes.

Ces considérations et ces calculs formulés, il est facile de parler de maturité acquise – ce n'est pas faux –, de maîtrise plus totale de la parole – c'est vrai –. Mais est-ce bien l'essentiel ?

* * *

D'entrée de jeu, *Le Fil d'Ariane*, titre de la première partie du premier recueil, fait une belle place au mot « mot » (« le mot natal », « Le premier mot que je prononce », « Parfois les mots se rangent »). C'est que ce « fil d'Ariane » repose sur le langage et conduit à une première interrogation sur soi et sur ce que le poète ressent. Elle fait déjà figure de bilan, avec des aveux, des prises de conscience :

*« Et si je suis damné pour n'avoir pas dit : « Je t'aime »,
La faute en est au temps qu'il faudrait pour le dire. »*

Parole qui a besoin du temps, parole hésitant au seuil des engagements, comme retenue pudique ou interrogation sur ce que l'on désire vraiment; parole dont l'effet serait pourtant salutaire :

« [...] dire le second
qui dissoudrait en blancs flocons de nues
la ténèbre impunie ».

Il y a déjà dans le Vital Lahaye de ces premiers vers un double goût, celui du silence (dans la «chambre» : ce mot reviendra combien de fois sous sa plume!) et celui de la solitude, donc du monologue. Hésitation également entre les départs (tels ces vers rimbaldiens : «Je vais, je vais, mains en poches / Jour d'été, vent du Nord») et l'enracinement ou l'immobilité, car le village natal, la nature qui l'entoure, les hommes qui l'habitent l'ont profondément et durablement marqué.

J'ose baiser l'été furieux amant des choses

[...]

Et j'ai le sentiment de regarder dans ses yeux la nature » (L'été)

Plus loin, il parlera de son «cœur paysan».

C'est l'âge où le poète attend de l'avenir qu'il lui permette de créer; c'est l'âge où il nourrit nombre d'espérances. De la «chambre» du poète, il dira que «son silence est celui qui porte les fruits mûrs» (Paul Valéry avait écrit : «*Chaque atome de silence est la chance d'un fruit mûr*» - Palme).

« J'ente sur chaque instant

le fêtu de l'espoir

La courte paille de la chance

tirée des doigts du temps. » (La courte paille)

Poussée des forces de vie, sentiment de «Puissance» (le mot reviendra plus d'une fois) en présence de la vie – thème que nous ne rencontrerons plus dans cette poésie – lorsque le poète parle de «l'alliance / qui sacre l'homme ami premier de l'existence ». (**La chambre du poète**)

La seconde partie du recueil, *Nuits*, apparaît plus sombre. Il y est beaucoup question de la femme et, à nouveau, se perçoit une sourde hésitation mêlée à de la méfiance :

« le filigrane bleu de vos veines, ô femmes,
inquiète la caresse amoureuse de l'homme. » (**Nuits**)

Déception? Rupture douloureuse? La «beauté méchante de la mer»
[...] emporta

d'un rampement plus sournois

qu'un rapt d'aigle

notre amour innocent qui jouait ». (**Rapt**)

Conclusion (à tournure négative) :

« Et j'ai perdu le chemin ne virant pas aux champs meurtris. » (**Où le chemin ?**)

Du ciel à moi – troisième partie – nous ramène à des « choses vues» (**Chassepierre, Sous le soleil de novembre**), mais la paix intérieure ne semble pas revenue pour la cause. S'y maintiennent une tension (si présente dans toute cette œuvre) qui alterne avec des moments de paix : à «la facilité attentive de vivre» s'opposent le «lit de détresse», «une beauté de mort ironique et glacé» ou «le bouquet retenu des sanglots».

Pour que revienne l'embellie, il faut attendre la dernière partie du recueil dont le titre, à lui seul, dit bien le renouveau : **Pâques**, et qui s'ouvre sur ces vers :

« Tous les hivers qui ont blessé la terre
n'ont donc rien pu contre le ciel... » (**Pâques**)

On lit plus loin :

« Et ma pensée est rayonnante ! »

Pour conclure, ce vers apaisé :

« Je m'offre au dénouement de mes vieilles querelles. » (**Le cœur-azur**)

Querelles avec soi-même, bien sûr, et «dénouement» à valeur polysémique.

Le **Fil d'Ariane** apparaît ainsi comme un recueil *composé*, non fait de poèmes sans lien, comme il arrive souvent pour un premier livre. Au bonheur de dire ont fait place quelques moments noirs, mais la lumière revient (avec sans doute quelques nuages) ; l'apaisement est favorisé par une sorte de ressourcement au sein de la nature aimée.

Cran d'arrêt est un titre qui suggère quelque violence : on parle d'un couteau «à cran d'arrêt» – arme prohibée – ; un «cran d'arrêt» marque une interruption dure, une halte résolue. «Cran d'arrêt pour tenir» est d'ailleurs deux fois énoncé dans le dernier poème du recueil (premier et dernier vers). Ce n'est pas un hasard, mais une façon de revenir à une position qui engage.

Or, si l'on regarde bien sa structure (structure une nouvelle fois étudiée), ce recueil s'ouvre sur deux poèmes en prose repris sous le titre **Oeil de guerre** et, non par hasard, on y retrouve, souligné, le verbe «tenir» :

«Moi, je pense à la cohérence impénétrable de la lenteur végétale, de ma force possible. À une manière de *tenir*. Musicale ou butée. À la façon d'un corps révulsé contre l'emprise d'un mal précis, aveugle soulevé sous la morsure aux reins, inventer l'indifférence qui déconcerte la bête qui pioche, et que la mort dégoûte.»

Ces lignes se terminent sur une note plus détachée, comme de quelqu'un qui a renoncé :

«Et lentement reprendre, d'abandon contrôlé, le regard consentant des vivants.»

Oscillant entre des pôles opposés, le recueil va de la sérénité à la tension, celle d'un être qui se sent en même temps mal dans sa peau (c'est-à-dire un peu en dehors de ce qu'il pressent être sa voie ou qui répondrait à de sourds désirs) et rarement réconcilié avec le monde – si ce n'est lorsqu'il évoque la nature et son enfance, son village.

Le poète se trouve dès lors contraint de prendre ses distances avec lui-même et les autres («Chiffonnés dans ma poche, poèmes et lettres d'amitié»), tandis que ses aveux traduisent comme un repli sur soi et une déception :

«Je ne crois qu'aux yeux des chiens, aux mains des vieilles, aux lendemains pleins de loques et de papiers, à la force de l'homme qu'on estime le soir.»

Un peu plus loin :

«Un jour dans ma vie filiforme, pour rompre le morne ennui de devenir, mon âme au cran d'arrêt.»

Après ces réflexions en sens divers, la deuxième partie du recueil, **Toupie et connivences**, comme déjà dans **Le Fil d'Ariane**, aborde des pages *apparemment* plus apaisées, où les réminiscences sont

nombreuses. Il y sera question des « œuvres du silence » qui « éclatent ». Ce sont alors des instants sauvés – gravité non exclue –, des moments de bonheur... ou presque :

*« J'entends chanter à travers moi
l'équilibre lancinant étourdi des toupies. »*

Ces instants sauvés peuvent être des rencontres avec soi-même (ou des retours sur soi), avec la nature. C'est à la fois triste et doux, inquiétant et consolant – une sorte de mal délicieux :

*« On sent le cœur qui tire
et le jouet qui tourne, [la toupie]
un mal et un plaisir
qui s'épousent au fond de nous. »*

À quoi fait écho ce vers :

« Et c'est tendresse le don noir qui me tourmente. »

Revoici le village qu'on « aime à la fin » – bel aveu ! –, où l'on se souvient de l'enfance :

*« Je suis contemporain d'amoureux et d'enfants
et pas plus aujourd'hui qu'hier l'école
n'est loin de la rivière et des lisières brunes
qui, si près de mon cœur, chuchotent l'aventure. »*

Avec **Pailles**, troisième partie, reviendra la tension :

« C'est une fièvre rauque à soulever le sang »

Et :

« Tu as pelé du bout des dents tout un arbre de pierre. »

Ici et là, une allusion à la femme, tendre (« les mains innocentes des femmes ») ou dures comme un reproche (« Femme ! tu as détruit le vent de mer »). Ambiguïté des relations avec l'autre sexe, difficulté à les établir sur un plan constant.

C'est d'insatisfaction que nous parlent encore certains poèmes, comme d'une quête à but sans cesse fuyant, comme si le vrai, l'intense étaient ailleurs. Parfois, un constat attristé :

« La terre par le bas ronge tous ceux qui s'aiment. »

Ou la révolte devant la docile acceptation humaine. (On remarquera que l'existence de Vital Lahaye, tout engagée qu'elle ait été, qu'elle soit, n'a guère laissé de traces dans son œuvre.)

*« L'omnibus des ouvriers est remonté
comme un jouet automatique :
ils sont trop vieux pour le casser. »*

La quatrième partie, ***Echine de plomb***, est plus âpre :
*« Vaut-il la peine alors de ranimer l'enfant
aux doigts de sang, tout violent de vivre
dans les champs, et dans les mines de la guerre? »*

Il est question d'absence ; de hargne (« griffer les fenêtres »), de solitude mal vécue :

*« il file s'enfermer au plus épais des autres
et pour cacher sa voix, pour voiler son regard,
il parle de beauté, d'ordre et de métier.*

Cette méditation :

*Être n'est que
le passage dense
de la peur d'étouffer. »*

Deux ans après ***Le Fil d'Ariane***, ce ***Cran d'arrêt*** en prolonge, en reprend les thèmes sur un mode plus dur. Peu de temps a passé, pourtant la parole se fait plus lourde, toujours entre aveux, réminiscences, explosions et agressivité, difficulté à être.

* * *

Il faut ensuite franchir trente-cinq ans avant de retrouver des textes – poèmes et proses – de Vital Lahaye réunis en (mince) volume, encore ne le furent-ils qu'à l'initiative de Michèle Laveaux, qui les a choisis et réunis, dans les mois qui ont suivi le décès accidentel de leur fils, ce qui explique les allusions à juin 95 (dans le poème liminaire) et les derniers vers du dernier :

*« Ugo est mort
Mon secours est
dans son nom. »*

En tout, seize textes, dont le plus ancien est de 1985, auxquels une bibliographie complète ajouterait, on l'a dit, nombre de poèmes publiés dans des revues.

Une fois terminé *Mon secours est dans leurs noms*, on est frappé par deux choses : le langage du poème a gagné en densité, donc en difficulté, en rhétorique (parlerons-nous d’hermétisme?) et le ton s’est fait plus dur. Relents de l’existence? Interrogation sur soi? Insatisfaction? Ou simplement poésie d’un être qui, approfondissant sa réflexion, a l’impression de se heurter au mur intransigeant du réel, à l’inflexibilité du monde, et de rencontrer partout ses propres tourments. (Ajoutons, en guise de correctif, que plusieurs poèmes, notamment parmi ceux parus dans des revues, sont limpides, comme si Vital Lahaye empruntait à diverses sources du langage selon ce qu’il veut dire ou comme s’il se dépouillait. Encore qu’avec lui il y ait lieu d’y regarder à deux fois.)

Au vocabulaire, que Vital Lahaye a toujours aimé riche et précis (astasia, biacuminé, terraquer, fossoyer, empois, synclinal) s’ajoutent des termes d’une langue a priori moins poétique («sangles», «tréfonds blindés», le «tournis vertigineux matrice des boulets», «boxe») ou des associations peu courantes («En contre-bas de moi-même»). En outre, il faut savoir prendre les mots à contre-pied comme dans le, à l’Institut psychiatrique.

L’amour de la langue se marque encore dans la syntaxe («les calvaires / n’échappent pas les débordements de leurs propres secrets»), dans la recherche d’effets sonores («Sans sangles de salive sans sang sous les mâchoires») et le recours aux figures de style classiques.

Ce sont, le plus souvent, des moments déclencheurs qui sont à l’origine des poèmes, même si, comme dans *Étude* (cf. partie anthologique), le torrent verbal semble les recouvrir, finir par les dissimuler.

S’expriment ici différents sentiments comme une sorte de dépréciation de l’homme :

*« Quels serpents quels tenaillants insectes
rompus aux travaux conjoints de la pierre et de l’os
ont gardé contre l’homme aux yeux de carbure
de quoi lui retourner son ordure en nature? »*

parfois, une sorte de ricanement (et de l'ironie déjà dès le titre) dans *Je ne me fais plus de souci pour les haricots*, où, après l'évocation d'une inondation, le poète, détaché et goguenard, écrit, s'agissant de lui-même :

« Tu prends le thé vers quatre heures

ton souci retiré au plus plissé de l'arc de la plante du pied. »

S'il s'agit d'une blessure, *Hématome*, le poète prend ses distances avec elle, replié sur lui-même («mon impénétrable caveau») ou acceptant, assumant «une vie de fantôme».

L'œuvre de Vital Lahaye vaut par une tension (une agressivité peut-être) de tous les instants reflétant un dialogue perturbé avec le monde, une confrontation sans espoir avec lui, avec la société des hommes. Il y a du révolté chez ce poète qui a plaidé la cause des défavorisés. Mais sa poésie est d'abord affaire personnelle, elle n'est pas une «poésie sur l'enclume». Elle est d'un tourmenté dont la vision est noire, comme chez Baudelaire ou Lautréamont. Elle a l'âpreté d'un combat avec une matière dure, la vie, qui distribue plus de coups que de sourires, d'où des vertiges de disparition (le retrait dans la «chambre», la solitude), des rêves de retour à la matrice originelle, des images de pourrissement. Mais il reste cette «lucide liberté» qui aide à vivre et, par éclairs, quelque chose qui ressemble à une respiration plus aisée. Dans le refus des élans romantiques, une parole sourde se confie à demi-mots, à mots voilés, bien dissimulée sous (par) un langage travaillé.

Georges JACQUEMIN